

Les inventions du siècle

Lorsque je pense à tout ce qui est survenu depuis mon enfance dans le domaine scientifique, il me semble sortir de la préhistoire... Je me sens contemporaine de *l'homme des cavernes* !...

Pourtant, mes parents ont toujours été à l'avant-garde du progrès. Ils aimaient les nouveautés et ne redoutaient pas le "qu'en-dira-t-on". Mon père fut le premier à installer, au début du siècle, des machines-outils, transformant ainsi son atelier de menuiserie à la main en atelier de "menuiserie mécanique"... Ces machines marchaient au gaz, mues par un énorme moteur à volant placé au fond de l'atelier sur un bâti de ciment qui tournait en faisant un bruit sourd accompagnant de sa voix de basse la voix grinçante des scies. "Zzzim !... Boum ! Boum ! ... Zzzim... Boum ! Boum !... Mon enfance a été bercée par cette chanson.

Dieu sait si cette innovation effaroucha les Montbrisonnais. *Ces machines-là brûlent le bois*, disaient-ils d'un ton sentencieux en passant devant la porte de l'atelier. Peu s'en fallut que mon père ne perdit alors tous ses clients !

Se sentirent également lésées les petites vieilles qui venaient journallement remplir leurs "boges" de copeaux, ces longs copeaux soyeux tirebouchonnant comme des boucles blondes... On ne leur offrit plus que des "fresilles" ! Finies aussi pour elles les bonnes causettes entre les établis avec les compagnons en tablier bleu maniant le rabot ou la varlope... Le vacarme assourdissant du moteur et des machines leur en enlevait toute envie... Et ce fut une page de tournée... Tant d'autres l'ont été depuis !

L'éclairage

Dans mon enfance - c'est-à-dire au début du siècle, nous nous éclairions au pétrole. Plus que la lampe elle-même, je me souviens de l'abat-jour qui la coiffait et rabattait la lumière sur la table de la cuisine. C'est dans ce halo de clarté que la vie de famille prenait, chaque soir, son intimité et sa douceur. Maman raccommodait bas et chaussettes, Papa lisait son journal, nous les enfants, apprenions nos leçons et faisons nos devoirs, bien près les uns des autres, tandis que le reste de la pièce était noyé dans l'ombre.

Nos chapeaux de lampe avaient leur importance. On les choisit avec soin au bazar ou sur le marché, et comme ils nous duraient longtemps, on connaissait par cœur les motifs qui les illustraient, scènes champêtres, scènes militaires, fleurs, insectes, papillons se détachant tout brillants sur un fond noir... Pour circuler d'une pièce à l'autre et pour monter dans les chambres, nous avions des "lampes pigeon", plus pratiques que des bougeoirs dont l'emploi était encore très répandu à cette époque.

A la salle à manger nous avions une suspension à globe d'opaline vert pâle entouré d'une frange de petites perles de verre. Un luxe !... Elle répandait une lumière très douce. Un jour, on la transforma en lampe à gaz et ce fut un émerveillement pour moi de voir le manchon, devenir incandescent jusqu'au point de nous éblouir... Enfin, nous eûmes l'électricité presque les premiers à Montbrison, peu de temps avant la ville.

Je crois que c'est aux alentours de 1909 que les becs de gaz disparurent pour faire place à des becs électriques et que Montbrison perdit à tout jamais son "allumeur de réverbères". Mais il y avait eu un précurseur : M. Morel, l'horloger bijoutier de l'angle de la rue Tupinerie et de la rue du

Marché (aujourd'hui bijouterie Stahl), doublé d'un inventeur. Il avait installé dans le sous-sol de son magasin une dynamo fournissant l'éclairage de sa vitrine. Le soir du 8 décembre, il participait à sa manière aux illuminations de l'Immaculée Conception.

Les gens se pressaient en foule devant son magasin. D'abord tout était plongé dans la nuit ; on entendait, sous le trottoir, la machine faire "toc-toc" puis on distinguait une petite clarté dans la vitrine. Le public retenait son haleine... La petite clarté augmentait d'intensité et devenait une guirlande de feu dans laquelle scintillaient les montres et les bijoux... Puis, tout à coup, "crac"... plus rien... la nuit était revenue... Dans le sous-sol, la dynamo s'époumonait en vain !... Au moment où, de guerre lasse, les spectateurs déçus allaient abandonner la place, la lumière tremblotait à nouveau... et c'était l'embrasement !... Et il en était ainsi pendant toute la soirée...

Le soir où Montbrison eut son éclairage électrique, mes parents nous emmenèrent le contempler. Quelques Montbrisonnais en faisaient autant et baguenaudaient autour des lampadaires, surtout celui de la place de la Grande-Fontaine, à l'emplacement où s'élève aujourd'hui le monument des Combattants. Ayant rencontré des amis, nous avons fait ensemble la tournée des "Lumières de la Ville"...

Chez nous, bien sûr, en même temps que la lumière, on fit installer la force à l'atelier et le vieux moteur à gaz, désormais réduit au silence, n'en continua pas moins à trôner, inutile, sur son socle, pendant quelques années encore.

Les moyens de locomotion

J'ai connu le règne du cheval. La plupart des familles aisées de la ville avaient le leur. On l'attelait le dimanche pour aller faire un petit tour à la campagne. Le nôtre s'appelait *Titi*, il avait une robe brune, n'était pas très gros mais très malin et aussi têtu qu'un bourricot. Il avait son écurie tout près de nous, derrière la maison ; lorsqu'on descendait au jardin, on était salué au passage par un doux hennissement, et il nous tendait gentiment son museau pour recevoir une caresse.

La voiture était un break, bien commode pour les promenades en famille. On pouvait s'installer nombreux en se serrant sur les banquettes. Mon père montait sur le siège, prenait les guides en main, et l'on s'en allait goûter sur l'herbe dans la campagne fleurie. On détélaient le cheval et on l'attachait à un arbre pendant ces agapes champêtres. Et puis l'on reprenait la route au soir tombant, les bras chargés de narcisses ou de touffes de genêts...

Il y avait aussi les promenades professionnelles. Mon père nous emmenait visiter ses chantiers. C'était l'époque où les communes rivalisaient de zèle pour faire construire mairies et écoles, le plus souvent groupées en un édifice commun... Très bon menuisier, mon père s'était vu confier une grande partie de ces travaux et il était tout fier de nous les montrer. Nous faisons ainsi connaissance avec les maîtres d'école qui nous offraient parfois de petits présents : légumes ou fleurs de leurs jardins... Je revois toujours ce couple d'instituteurs de Chalain-d'Uzore qui nous avait chargés de coloquintes aux couleurs surprenantes et aux formes extraordinaires... Je n'ai jamais retrouvé les pareilles.

Notre plus long parcours en voiture à cheval a été pour Saint-Jean-Soleymieux, en avril 1908. Je me souviens avoir trouvé le trajet interminable. 16 kilomètres !... Comme c'était long en ce temps-là !

Chaque samedi, Montbrison devenait le rendez-vous de tous les chevaux de la plaine et de la montagne. C'était le long des routes y conduisant l'incessant défilé des carrioles amenant leurs occupants au marché. Mais avant d'entrer en ville il fallait marquer l'arrêt devant le bureau d'octroi

et répondre à la question du préposé : *Qu'avez-vous à déclarer ?* Ces bureaux existaient à toutes les entrées de la ville et chacun respectait la loi.

Tous ces attelages donnaient à Montbrison un aspect autrement pittoresque que celui des voitures automobiles d'aujourd'hui. On les retrouvait les bras en l'air aux abords des auberges tandis que les chevaux se reposaient à l'écurie. Le marché fini, les produits de la ferme vendus, argent échangé contre de beaux articles manufacturés, les patrons venaient à leur tour se restaurer et s'attardaient souvent à table, heureux de cette coupure hebdomadaire dans la monotonie de leur existence... Les jours de foire, l'animation était encore plus grande... Montbrison jouait vraiment son rôle de capitale pour toutes les bourgades alentour... Le commerce y était florissant, aucun ne voulant regagner son village les paniers vides...

Ces chevaux de campagne étaient, en général, de solides percherons très appréciés par les agriculteurs pour leur robustesse. Les chevaux de ville paraissaient à côté d'eux tout fringants... On les employait surtout pour les cérémonies : mariages et enterrements...

Comme ils étaient beaux les mariages d'autrefois avec leurs fiacres attelés de chevaux conduits par un cocher au fouet enrubanné!... Ils venaient se ranger en bon ordre devant le domicile de la mariée après être allés aux quatre coins de la ville quérir les invités... Cela ne passait pas inaperçu et tout le monde participait à la joie du foyer qui allait se fonder... Le fiacre de la mariée était le plus joliment décoré ; elle y montait, pour se rendre à l'église, avec son père, et en revenait avec son époux... Les chevaux trottaient allègrement sur les pavés sonores, les cloches carillonnaient gaiement. Il y avait de la joie dans l'air.

Quel dommage que la photo n'ait pas immortalisé le spectacle. Je l'ai vainement cherchée dans les albums de famille. Le souvenir des mariages en fiacre n'appartient plus qu'au rêve.

Dans le même ordre d'idées, celui des enterrements relèverait plutôt du cauchemar... Comme ils devaient se sentir malheureux ces pauvres chevaux de corbillard, caparaçonnés de housses noires semées de larmes d'argent et coiffés de plumets fantasmagoriques ! Le plus beau est que personne ne s'en indignait et n'avait, au contraire, que respect pour une famille assez riche pour offrir à son défunt pareille mascarade.

J'étais bien petite lorsque je vis la première voiture "marchant sans cheval"... Une nouveauté qui me frappa autant que la première lampe "s'allumant sans allumette"... Le progrès continuait sa marche...

Cette première automobile appartenait à un de nos voisins. C'était une torpédo "Grégoire". Il la conduisait en "peau de bique", une toque enfoncée sur le nez et les yeux protégés par d'énormes lunettes. Ces premiers automobilistes avaient tout de l'ours savant... Lorsque sa femme l'accompagnait, elle revêtait un ample cache-poussière et nouait une écharpe sur son large chapeau, ce qui lui donnait l'air d'être sous cloche...

Il fallut attendre la fin de la guerre de 1914 pour que mon père fit l'acquisition de sa première voiture, une Ford haute sur pattes qu'il conduisait avec fierté.

C'est en 1911 que la première machine volante apparut dans notre ciel : c'était le biplan du sénateur-aviateur montbrisonnais, Emile Reymond, un des pionniers de l'aviation, qui devait, trois ans plus tard, tomber au champ d'honneur, les ailes brisées. Il tournoya trois ou quatre fois autour du clocher de Notre-Dame sous les regards admiratifs de ses compatriotes. Ils associèrent son exploit (toutes proportions gardées) à celui de Blériot traversant la Manche, deux ans plus tôt, en 1909.

Marguerite Fournier-Néel (extrait de *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984)